

Sitôt quitté l'avion, il faut prendre, le « motoscafo » et, au travers de la nuit lagunaire, par une immatérielle avenue qu'une double rangée de lampadaires indique en l'éclairant faiblement, atteindre, après une longue et fervente approche, le quai des Esclavons. C'est ainsi seulement qu'il faudrait arriver à Venise, par les deux éléments qui seuls la concernent, sur lesquels elle est bâtie, desquels elle est pétrie, tissée : l'air et l'eau... Si vous arrivez par la terre, il vous faudra laisser votre voiture à « l'autorimessa ». Comme on laisse ses chaussures à celle d'une mosquée, ses espérances à celle de l'enfer, ses pensées impures à celle d'une église, à l'entrée de Venise il faut laisser son siècle, sa carapace, tout lien avec le monde extérieur. C'est dépouillé qu'il faut venir ici... Onze heures du soir, sur la Piazzetta. L'orchestre du Florian joue " la chanson de Lara ", des airs tziganes, des valse viennoises, toutes musiques propres à amplifier les vibrations des sentiments, à exalter les passions. A la terrasse, les amoureux se sentent cent fois plus amoureux et les solitaires mille fois plus solitaires, mais tous s'enivrent, plus encore de cet instant que du whisky



POUR EN FINIR.
AVEC UNE
VILLE QUI NOUS MENE
EN GONDOLE

Par Gérard Barrière

VENISE



Des gardes sur la piazza Venezia ? Peut-être pour empêcher les spoliés de venir récupérer leurs trésors: reliques de saint Marc volées à Alexandrie, chevaux de bronze dérobés à Byzance, tétrarques de porphyre rouge arrachés à la Syrie. De l'Orient, Venise a hérité la passion du pillage.

qui n'est là que pour l'accompagner. A cet égard, Venise est l'anti-Rome. Elle n'est point Ville Eternelle mais cité de l'instant, des moments de bonheur, des précieuses, fugitives et superficielles minutes. Elle est un mécanisme parfait, destiné à procurer à ceux qui s'y confient de grands frissons sans profondeur, mais au cours desquels on sent monter en soi, et affleurer à la surface, une joie qui est peut-être celle même d'exister.

Mais plus je la regarde et plus cette place m'en évoque une autre, à peine moins fameuse, la Djemâa-el-Fna de Marrakech. Leurs configurations en angle sont identiques et sur les deux places se dressent, ici le campanile, là-bas le minaret de la Koutoubia, aux silhouettes fraternelles. Certes la Piazza San Marco est plus civilisée. Les violonistes des cafés y remplacent les bruyants G'naous et leurs crotales de fer, les peintres les conteurs véhé-

ments, les camelots les bateleurs, et les pigeons les serpents des montreurs. Mais une certaine fébrilité de vie leur est commune. Un orchestre entreprend-il ici une valse et voici qu'un couple, puis deux, puis cinq se lèvent pour aller tournoyer sous les étoiles. Ici, comme à Marrakech, l'existence est une affaire simple qui ne s'embarrasse point de contraintes ni de craintes.

«**Que ferai-je demain?**», se demande-t-on en allant se coucher. Venise est peut-être la seule ville du monde où l'on se réponde: « Je vivrai » et où cela suffise.

« **Venise, perle de l'Adriatique** ». Après tout, les dépliants touristiques peuvent avoir raison jusque dans leurs plus racleurs slogans, leurs plus insipides clichés. Entre la nacre du ciel matinal et celle de la lagune, semblant n'être que la zone précaire où elles se rejoignent, se confondent et s'entremêlent, Venise peut bien être une



Venise engloutie
serait encore
plus belle. Tout
ici - les gracieuses
colonnnettes, les
fenêtres
oblongues, les
balcons
flamboyants -
est conçu pour
dessiner des
reflets dans
l'eau. Ça sent le
théâtre et
l'artifice. Ville
des reflets,
Venise n'est
peut-être que le
reflet d'une
ville.

perle. Et de quoi parle-t-on lorsqu'on parle d'une perle, sinon de son Orient ?

Une exposition, cette année, nous invite à remonter très loin dans la longue histoire des rapports de Venise avec l'Orient. A l'origine. Quand l'Orient s'appelait Byzance et que Venise était sa turbulente fille. A Venise, Byzance conféra sa puissance et sa gloire, son goût de l'or et sa soif de domination. Mais elle ne lui donna pas l'essentiel, sa spiritualité.

Et si les fonds d'or des mosaïques de Torcello expriment encore la parfaite et claire et lumineuse nuit mystique, ceux de San Marco ne semblent plus là que pour claironner la richesse de la ville.

La Pala d'oro, la Ca'd'ro, l'or des reliquaires, des calices, des icônes, des ducats et des Vénus de Titien. L'or. Ce que tous les voyageurs, depuis Commynes jusqu'au touriste japonais, retiennent surtout de Venise est un subit éblouissement. Mais

qui n'aveugle pas, comme celui dont Saül fut victime. Car il n'atteint pas l'esprit, se contentant d'émouvoir la rétine.

Venise a bien du mal à s'introduire en nous, au-delà de notre œil.

Et les aveugles en reviennent bredouilles, se souvenant seulement du clapotis de l'eau sur la brique de ce qu'ils ne savent point être des palais. Tandis que de Florence, ils reviennent riches d'esprit, de Rome, emplis de grâce et d'Assise, ivres d'amour et du parfum des roses.

Paolo Veneziano. Devant ces icônes, on sent qu'à cet instant précis l'art, à Venise, devient l'art de Venise. Qu'il s'engage dans cette immense aventure de lumière qui le mènera jusqu'aux ciels de Guardi en passant par les chairs du Titien.

Les Vierges de Paolo Veneziano. Byzance sensuelle; c'est en ce contresens, cette antinomie, ce cercle carré que se tient l'art vénitien, que se tient même Venise tout



entière. San Marco est le seul lieu de la Terre où l'on se soit essayé à rendre de la fourrure avec des mosaïques. Et la « Salomé » atteste que l'on y a réussi.

Byzance sensuelle. C'est l'Orient appauvri de sa mystique et l'Occident enrichi d'ors et de soieries. C'est l'Occident qui se pare des dépouilles de l'Orient pour en prendre l'aspect. Seulement l'aspect. Si Venise fut longtemps une ville de 'carnaval, c'est qu'elle était, par nature, une ville déguisée.

Venise et l'Orient. Histoire qui n'est point d'amour mais d'envie, de violence, de rapt et, au mieux, de commerce. Venise n'aima point l'Orient, elle eut commerce avec lui. Et souvent par viol. Les reliques de saint Marc ont été volées à Alexandrie, les chevaux de San Marco ont été dérobés à Byzance et les Tétrarques de porphyre rouge furent arrachés à la Syrie. Toute la basilique San Marco, depuis les briques dont elle est construite, prélevées sur des villas romaines des environs, jusqu'au moindre de ses chapiteaux, est le produit des rapines et de sacs. Pas une plaque de marbre, pas une colonne de porphyre qui ne soient les fruits de vols.

Il est vrai que cela aussi est héritage oriental. Byzance elle-même ne devait une grande partie de son luxe incroyable qu'à ses pillages. Sainte-Sophie eut pour carrière les temples grecs de Syrie. Le quadrigé lui-même, que les Vénitiens arrachèrent à l'hippodrome de Byzance, avait orné l'arc de Trajan à Rome. Et, toujours sur ce même hippodrome, on voit encore aujourd'hui un obélisque provenant de Karnak et une colonne serpentine prélevée à Delphes dans le sanctuaire d'Apollon.

Puis Venise se mit au commerce et inventa la banque. Avec le temps, le vol même se civilise. Six siècles durant elle sera la première puissance commerciale de la Méditerranée et on appellera ses habitants « les princes de l'or chrétien ».

Me faisant visiter son palais, non loin du Rezzonico, le propriétaire attire mon attention sur le sol. On peut le voir en effet, lorsqu'il n'est pas recouvert d'immenses et somptueux tapis persans, si brillant qu'on le croirait ciré, briqué et lustré tous les jours par une armée de ménagères. Il s'agit d'un enduit à base de chaux et de briques pilées qui, après avoir été bien étalé sur le pavement, est recouvert d'huile de lin. « Lo homo specchiavarsi dentro puo », me dit mon hôte avec fierté. L'homme peut s'y mirer.

Venise aime ce qui capte la lumière, ce qui la renvoie, la diffuse, la diffracte et la réfracte. De tous ses canaux, de tous ses palais, de tous ses vitraux, de tous ses ors et ses cuirs, Venise joue avec la lumière. Quels ont été d'ailleurs de tous temps les trois principales industries qui y furent

pratiquées ? Le verre, la dentelle et la

dorure, toutes matières, tous produits n'existant que par et pour la lumière. Et les façades des Palazzi qui longent le Grand Canal, ces gracieuses colonnettes, ces fenêtres oblongues, ces balcons flamboyants, ne semblent-ils pas surtout conçus pour le reflet qu'ils produisent dans les eaux tremblantes du canal ? Toute architecture paraît ici conçue non pour être regardée directement mais par l'intermédiaire de l'eau.

La place San Marco n'est jamais si belle qu'en période de crue, lorsque le campanile, entre ciel et reflet des cieus, semble quelque balise en lévitation dans un inimaginable et sublime espace.

Mais, ville des reflets, Venise risque bien de n'être que le reflet d'une ville.

Si Venise avait eu une philosophie, celle-ci aurait, à l'inverse de presque toutes les autres, enseigné de se satisfaire de l'apparence. Ses maîtres auraient écrit que seule est vérité la surface et qu'il n'est nulle part de profondeur.

Si Venise avait eu une philosophie, elle eût été à l'exact opposé de celle de l'Orient. **Marco Polo ne comprit rien** à cette dernière qui, traversant l'Inde des brahmanes et la Chine des Immortels du taoïsme, n'y vit que la soie, l'or et les perles, au point que ses contemporains, par dérision, le surnommèrent « Ser Milion », Monsieur Million, tant il n'avait que ce mot à la bouche et à la plume, en bon marchand, en bon Vénitien.

Mais, sérieusement, imagine-t-on tel homme d'affaires de Dallas séjournant en Inde pour y négocier un important marché et profitant de l'occasion pour s'instruire sur la notion d' « advaita » chez le philosophe Cankara ?

Par sa situation économique de tête de pont orientale en Occident, Venise aurait pu avoir une importance extrême sur le plan de l'histoire des idées. Elle aurait pu avoir la chance d'être une nouvelle Alexandrie qui, au I^{er} siècle fut un immense creuset de foies, de pensées et de philosophies. Mais, ville de marchands ne connaissant que la loi du gain, Venise n'eut pas plus de philosophie ni d'importance dans l'histoire de la pensée humaine que n'en a aujourd'hui telle firme multinationale.

« **Ecrase ton compagnon** mais ne te laisse pas écraser par lui. » Dans cette phrase du marchand Marco Bembo transparait l'unique philosophie que Venise eut jamais. Nous la connaissons trop.

Le seul élément de la civilisation orientale qui pénétra en Occident par l'intermédiaire de Venise fut peut-être, ô dérision, la fourchette, qu'une princesse byzantine, épouse d'un doge, exporta jusqu'en sa nouvelle patrie. Et cela parut un tel bouleversement, une telle atteinte à la morale, que Pierre Daumier, apôtre de la réforme ecclésiastique, l'en blâma vigoureusement. Plusieurs siècles plus tard, le fameux Casanova, en séjour à Constantinople, ne posa point à ses hôtes une seule question sur l'Islam, alors que ceux-ci ne cessaient de l'interroger sur le christianisme.

Non, décidément, Venise n'est pas l'Orient. Elle n'est que l'idée que les Occidentaux se sont faite de l'Orient, un Orient de théâtre, fastueux et superficiel.

Voyageur, à Venise tu trouveras les coupes de Bagdad, les tapis d'Ispahan, les

turquoises de l'Inde, les soies de Cathay et les ivoires de Cipango, mais n'y cherche pas le regard profond de celui qui, là-bas, les mains jointes, entre doucement dans le Gange.

Et pourtant, je sais, on s'y laisserait prendre. Le soir, lorsqu'on la contemple depuis les rives du Lido, on ne sait trop si ce qui flamboie à la frange étroite de la mer et du ciel est Venise ou Stamboul, si ce sont campaniles ou minarets qui se dressent là-bas et si une plainte de muezzin ne va pas tout à coup s'élever du lointain pour saluer les premières étoiles.

Façade. Façade. Venise n'est que façade. Ou décor de théâtre pour quelque pièce galante. Flânant dans le quartier du Dorsoduro, par exemple, on attend à chaque instant que commence la représentation. Mais elle ne commence jamais. Elle est permanente. Venise est une représentation. Goldoni devait s'y trouver bien, dont il n'est pas nécessaire d'aller voir la belle maison pour l'avoir ici sans cesse en son esprit. Rien d'étonnant à ce que l'on s'y promènât jadis un loup, un masque sur le visage. On y jouait sans cesse la comédie, l'insensée comédie du bonheur.

Rien d'étonnant non plus à ce qu'elle soit aujourd'hui l'une des capitales mondiales du cinéma. Elle a toujours été la capitale mondiale de la fiction, du simulacre, des jeux de l'amour et de la lumière.

Croirait-on que des gens souffrent à Venise ? Croirait-on que des gens meurent et que d'autres les pleurent ? Venise a même relégué le cimetière hors ses murs, sur une île ; elle a expulsé la mort comme un organisme le fait d'un corps étranger. On jouit mal près des tombes. Mais la mort n'a point capitulé. Elle déteste qu'on la méprise, qu'on l'oublie, qu'on cherche à s'en distraire. Elle est là, affichée sur les murs, plus lépreux, plus moisiss que ceux de Bombay. dans ces gondoles-cercueils, avec leurs fleurs artificielles et leurs parures d'argent, où des amoureux inconscients, plus que leurs propres noces récentes, viennent célébrer celles, éternelles, d'Eros et de Thanatos.

Et croirait-on même que des gens vivent ici ? On ne vit pas dans un décor de théâtre.

Ce n'est qu'en la contemplant de haut, depuis le campanile San Marco par exemple, qu'on ressent Venise comme une ville, une simple petite ville d'Italie, avec ses toits de briques chaudes et ses antennes de télévision. Ou bien en se promenant sur les canaux, le soir après minuit, lorsque, toutes lumières éteintes, la représentation est terminée. On entend alors ses bruits, les enfants qui hurlent, les couples qui s'engueulent, les radios qui donnent les dernières nouvelles d'un monde bien lointain. La vie, la vraie vie. Et l'on est surpris de son irruption qui paraît à peine possible et presque scandaleuse.

La vie, comme une ombre au tableau. Comme un souci que l'on voudrait chasser. **Venise n'est qu'un mensonge.** Mais c'est sans conteste le plus beau mensonge que l'homme se fit jamais.

Pour débusquer les trésors d'art de Venise. Guide « Réalités » p. 115.